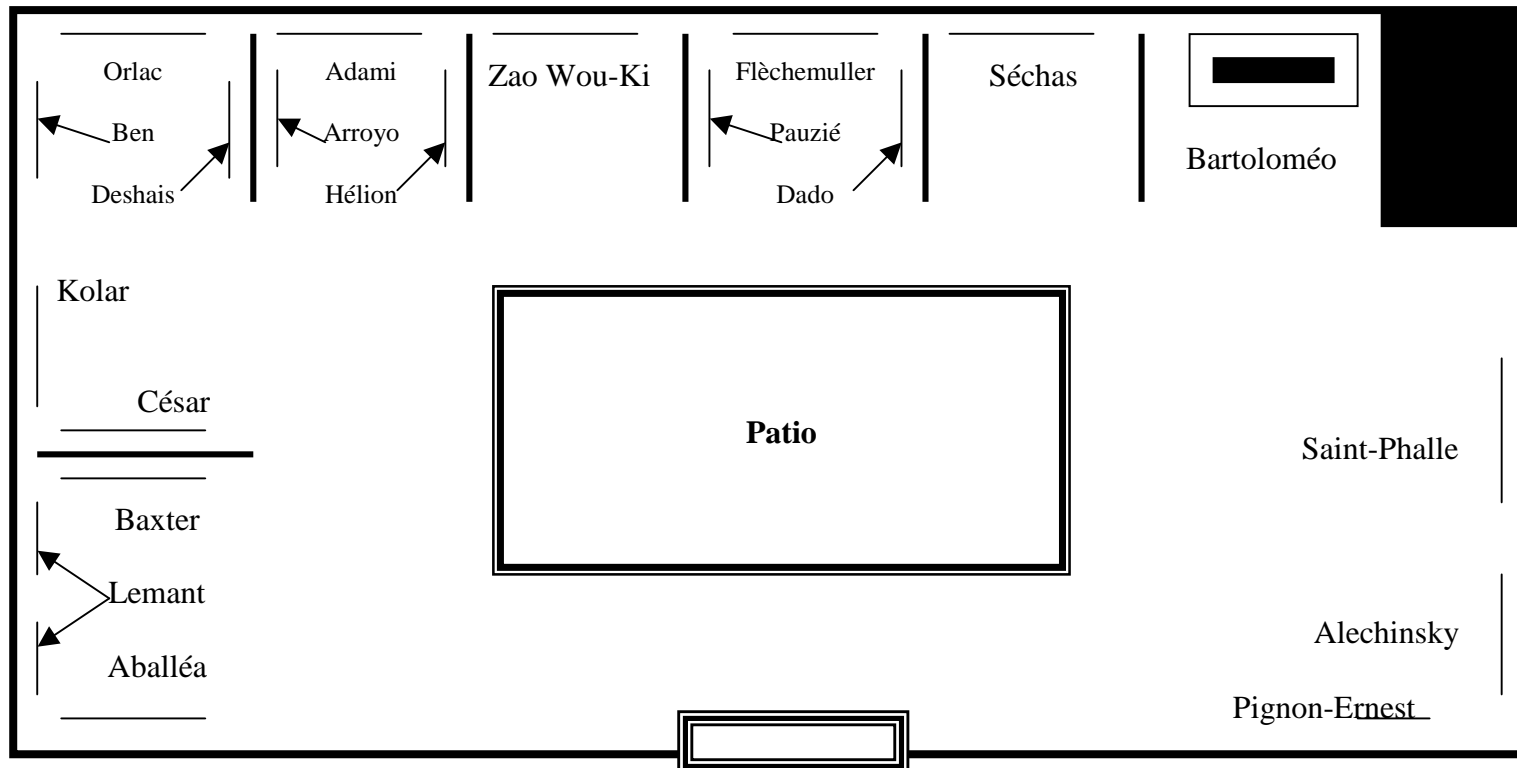


Propositions pédagogiques

à partir des œuvres de l'Artothèque du Conseil Général et des œuvres de Joël Bartoloméo

Les propositions suivantes sont présentées de telle façon que les enseignants puissent éventuellement faire des liens entre plusieurs œuvres (cf. le plan simplifié du lieu). D'ailleurs les œuvres propositions sont présentées par pôles et non classées suivant l'ordre alphabétique des artistes. L'axe principal des recherches sera celui de l'histoire... Bien que nous ne soyons pas toujours sûrs qu'un artiste ait voulu raconter telle ou telle histoire... de même, si certaines pistes induisent assez directement le développement d'une histoire, il n'y a rien d'obligatoire. N'oublions pas qu'un artiste « fait » et « donne » (l'événement, l'histoire, étant dans l'acte et l'abandon aux regards dans le don), il peut être de même pour les élèves créateurs.

Plan simplifié de l'exposition à l'Office du Tourisme de Graulhet (l'échelle n'est pas respectée).



Martine Aballéa pour « **Le Méchant Architecte** »

Ce multiple est une phototypie de grande qualité présentant un intérieur anodin, presque 1950, mais plongé dans une relative pénombre. Il y a une fenêtre qui nous permet de passer au second plan, extérieur, éclairé. L'œuvre peut faire penser à une couverture de livre ou à une quatrième de couverture. En effet, deux écrits cohabitent à des endroits différents de l'image, avec des valeurs de typographies inégales :

- *le méchant architecte,*
- *un architecte criminel construit des maisons pièges.*

Au niveau de l'atmosphère, on peut se situer dans un « polar » des années cinquante, on s'attend presque à feuilleter une « série noire », on peut même dérapier dans certains contes de Lovecraft.

Deux pistes peuvent être exploitées :

- choisir une photographie anodine (intérieur dans un magazine de décoration, paysage dans une revue de voyage ou de géographie...) et lui associer une légende « inquiétante ». Le défi est alors non d'agir sur l'image elle-même mais sur le ressenti du regardant lorsqu'il associe légende et icône.
- fabriquer une maison-piège : par le dessin, en trois dimensions (cartons, bois léger, lego, etc.), ou transformer une maison de poupée déjà existante ; une variante peut aussi de créer une classe-piège en vrai. Le principe est celui de l'association « objet/idée ».

Glen Baxter pour « **André identifia le problème presque immédiatement** »

Outre l'art manifestement très « BD » de l'artiste, dans l'analyse de l'image, on remarque plusieurs choses :

- texte et image liés,
- impossibilité de posséder une lampe qui éclaire de cette manière,
- paradoxe de la situation puisque André ne peut pas « normalement », même ainsi, voir de l'autre côté du mur.

Ce multiple présente bien cet « art de l'absurde » qu'explore Baxter dans son parcours. En le paraphrasant, on peut avancer qu'il part d'un mot et construit tout un univers graphique.

Plusieurs pistes d'exploration sont à envisager :

- créer effectivement une lampe pour éclairer dans les coins,

- illustrer une maxime, une morale, une sentence (« Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée », « Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras », « A bon chat, bon rat », « Rien ne sert de courir il faut partir à point »...) en travaillant l'absurde, l'incongru, le loufoque du point de vue graphique,
- choisir une phrase anodine et l'illustrer en travaillant l'insensé...

On peut aller plus loin en explorant la première piste en prenant en référence *Le catalogue des objets introuvables* de Jacques Carelman (le Cherche-Midi). Quant à l'absurde, le loufoque et l'insensé, on peut explorer l'humour décapant et noir de Philippe Héraclès dans *Le petit livre des épitaphes les plus drôles* (Le Cherche-Midi).

Albert Lemant pour « Le grand couineur » et « La grande glousseuse »

Ce diptyque ne manquera pas d'attirer l'attention des plus jeunes. La connotation « cirque » est évidente ; la touche de Lemant est très proche des enfants (il est illustrateur pour la jeunesse). Les lithographies sont à regarder à plusieurs fois ; certes, les personnages principaux et secondaires sont identifiables, les cris écrits aussi, mais de très fins dessins et des écrits tout aussi menus sont cachés un peu partout sur les images.

Les pistes proposées sont :

- recenser le plus possibles de cris d'animaux et trouver les verbes correspondants, imaginer ensuite comment pourrait se présenter le grand jappeur, la grande siffleuse, le petit hululeur, la grosse grogneuse...
- dans l'optique d'une démarche voisine, partir d'onomatopées et créer le grand « aïeur », la petite « ouilleuse », le gros « sniffeur »...

Pour ces deux pistes, on peut autant choisir de travailler le dessin, la peinture, que le modelage ou la transformation (poupée, pantins...).

Ces quatre œuvres ont été réunies pour une raison simple : l'humour décalé et subversif de Baxter et Aballéa face à celui plus classique de Lemant.

César pour « Compression de lettres »

On connaît cet artiste pour ses compressions en trois dimensions. L'intérêt de cette lithographie est que la compression, en deux dimensions, est constituée de lettres. César a-t-il voulu raconter une histoire ? En fait, la compression est composée de groupes de lettres composant son nom. Y a-t-il dès lors quelque chose à comprendre ? cette compression ne serait-elle pas le résumé du parcours de l'artiste, une sorte de synthèse ?

La piste possible et à orientation variable pourrait être :

- écrire une histoire, quelle qu'elle soit, recenser les lettres qui forment les mots la composant et les découper dans des typographies variées ou, au contraire, dans la même typographie, réaliser une « compression graphique » ; utiliser comme César son prénom serait trop « à la manière de » alors que présenter les réalisations selon un diptyque mettant en valeur d'une part l'histoire (à lire) et sa compression est plus intéressant ; il est possible de travailler dans l'abstrait, la recherche de forme pure, ou de s'orienter vers le figuratif avec la symbolisation formelle par un élément prépondérant de l'histoire ; un prolongement pourrait être envisagé en direction des calligrammes.

Jiří Kolář pour « **Il était une fois une reine** »

Cet artiste originaire de Bohême était multidirectionnel quant à son art. Il a exploré de nombreuses voies dont certaines ne sont pas vraiment destinées à nos élèves. Cette œuvre, comme celle de César, présente une accumulation de lettres, en fait de bribes de textes découpés. L'essentiel réside dans le rectangle central. Outre la couleur, le vert, le cadre, élégant, il présente deux lambeaux dont un recèle une signature incomplète. La reine est là : Marie-Antoinette. En allant plus loin dans l'analyse picturale et les suppositions, on peut imaginer que la signature symbolise la reine elle-même, le lambeau supérieur le tranchant de la guillotine et la structure rectangulaire celle de l'engin lui-même. A la fois élégante et atroce, cette lithographie livre encore quelques secrets avec des mots tels que : regret, vie, enfants...

La piste proposée est assez classique. Si Kolář a mis plastiquement en image « il était une fois une reine », on peut proposer, toutes les techniques étant acceptées, d'interpréter « il était une fois... » :

- un président,
- une fée,
- un astronaute,
- un boucher,
- un chien,
- un héros... »

La mise en regard de ces deux œuvres a été décidée par le point commun plastique de l'accumulation des lettres.

Ben pour « **N'importe qui peut avoir une idée** » et **Sabine Deshais** pour « **Je ne sais pas** »

Ces deux œuvres sont directement mises en lien. Elles ont été conçues indépendamment du lieu, de l'époque, mais elles se répondent et apportent la preuve qu'un scénographe, un commissaire d'exposition, un conservateur, un directeur artistique peut « faire raconter » une autre histoire que celles, supposées, des artistes.

On peut imaginer plusieurs pistes :

- à partir de l'œuvre de Ben qui a fait du message lancé sa « marque de fabrique », on peut imaginer de simplement « mettre en écriture » une pensée,
- à partir de celle de Deshais, on peut imaginer la question qui a été posée (par elle ? par quelqu'un d'autre ?) et la mettre en image,
- à partir de la mise en regard, on peut instituer un travail par paire, un enfant écrivant plastiquement une injonction, une affirmation, une question... et la proposant à un autre devant répondre selon le même principe.

Dimitry Orlac pour « **sans titre** »

La gravure de Dimitry Orlac donne tout d'abord une impression de rien, puis de monochrome, puis finalement d'un ensemble de camaïeux. L'histoire n'existe alors pas ? Ou l'histoire est-elle celle de l'œuvre, de sa conception, de son existence en tant que pallier dans la recherche artistique. Orlac ne cherchait pas à représenter. Il visait la couleur et la forme, c'est tout. Le concept est parfois difficile à appréhender car le géométrisme ne fait pas écho dans le ressenti de tous.

Pour aller au plus simple, je conseillerai d'explorer deux pistes basées sur l'acte (la technique) plutôt que sur le sens :

- le monochrome,
- les camaïeux.

La mise en regard du jeu « question/réponse » de Ben et Deshais et de l'œuvre d'Orlac « pourrait » mettre en évidence que l'on peut faire dire ce que l'on veut à une œuvre d'art.

Eduardo Arroyo pour « **Toute la ville en parle** », **Valerio Adami** pour « **Monsieur Untel** » et **Jean Hélion** pour « **Les passants II Trio** »

Ces trois oeuvres sont en lien autour d'une thématique : l'individu, homme ou femme. De plus, leur mise en regard révèle quelques paradoxes. Ainsi, Arroyo nous propose un cadrage quasi cinématographique, beaucoup de champ au-dessus d'un personnage à l'allure de privé ; détient-il ce secret dont parle le titre ? Hélion nous propose des passants. Qui pense passant pense mouvement ; or, les trois individus, peut-être est-ce une histoire de cadrage, semblent statiques (l'un tourne le dos, l'autre a les yeux cachés, le troisième a un regard fixe, si regard il y a). Le mouvement semble absent de cette œuvre alors qu'il transpire de celle d'Arroyo. Enfin, Adami nous parle plastiquement de Monsieur Untel mais on ne le voit pas d'une manière figurative. Il est suggéré par le texte et par la mise en scène graphique. Ce texte d'ailleurs a plusieurs particularités :

monsieur un tel qui descend a la cave est une composition
pas de majuscule ni de point, pas d'accent sur le a

On se rapprocherait de Ben mais il y a aussi le travail sur le sens : bien sûr tout le monde imagine le meurtre du chat. ; en allant plus loin avec des élèves suffisamment mûrs, ne pourrait-on pas se pencher sur le sens du mot composition d'un point de vue plastique ? Ainsi, la composition de monsieur Untel serait en fait un acte artistique, un acte de création (à rapprocher des happenings ?) ?

En ce qui concerne les pistes :

- à partir de l'oeuvre d'Adami, imaginer ce qui se passe derrière la porte, ce qui va arriver,
- à partir de celle d'Arroyo, représenter plastiquement (2D,3D) un secret,
- à partir de celle de Hélion, faire se représenter chacun des élèves d'une classe et leur proposer un support collectif manifestement trop petit pour les réunir tous (les laisser trouver une solution pour « caser » leur foule).

Zao Wou-Ki pour « **sans titre** »

Cette oeuvre est présentée seule de par son format et la nature du lieu qui l'accueille ; de plus, elle est difficile à mettre en regard avec une autre. Elle est la preuve que l'abstraction (Zao Wou-Ki a été « conquis » par l'art abstrait en 1950) peut ramener à la figuration. Certes, cette gravure est une sorte d'évocation de paysage si l'on connaît le parcours de ce peintre mais il s'agit alors d'un paysage intérieur. Une bonne manière d'appréhender cette gravure et de l'analyser est d'exiger le silence complet pour une imprégnation des couleurs, des formes, des espaces et des lumières. Sur un signe de l'enseignant, le débat peut ensuite commencer. Certains verront un chien, un loup, un arbre, un port, une vallée, un demi-diable, etc. Peu importe, personne n'a forcément raison.

Aussi la piste pourrait être :

- peindre avec des médiums fluides en fermant les yeux ou au hasard (peut-être même plier plusieurs fois la feuille) et découvrir ensuite « ce que l'on n'a pas forcément dessiné ».

Alain Pauzié pour « **sans titre** », **Jacques Flèchemuller** pour « **Bonne rencontre** » et **Dado** pour « **Montenegro I** »

Ce trio a été réuni autour de la thématique de la chimère. Une chimère est un composite. Or, ces trois artistes proposent chacun à leur manière des chimères. En ce qui concerne l'oeuvre d'Alain Pauzié, elle est typique de son univers ; certains le rapproche de celui des arts océaniques, africains, aborigènes (le monde du rêve) ; or cet ancien fonctionnaire, autodidacte, ami de Dubuffet, souvent classé à tort artiste brut, a raconté à sa manière des histoires un peu partout (Suisse, Etats-Unis, ancienne URSS, art postal...). Par contre, l'essence de ses contes ne sont pas forcément interprétables par tous et il est fréquent qu'on « lise » autre chose. Ce qui n'est pas d'ailleurs gênant, ni pour lui, ni pour nous. Les « hiéroglyphes » ne seront pas le sujet de la piste mais les silhouettes, presque extraterrestres, très stylisées, oui. Dado nous propose une

composition autour d'un personnage principal monstrueux ; Flèchemuller fait de même avec une rencontre « positive » entre diverses créatures (ou entre diverses créatures et nous) au graphisme proche de l'enfantin.

Les propositions sont :

- à partir de l'œuvre d'Alain Pauzié, travailler sur la silhouette stylisée : tracer et découper grandeur nature la silhouette de plusieurs élèves ou découper des personnages sur catalogue et tracer leur silhouette ; quelle que soit l'échelle choisie, réfléchir sur les formes ainsi créées et réaliser des compositions.
- à partir de celle de Dado, tout simplement créer un monstre par collage d'éléments divers, en deux ou trois dimensions,
- à partir de la lithographie de Flèchemuller, demander aux élèves de dessiner chacun un animal (c'est plus simple) d'une taille manipulable, découper toutes les têtes, les corps, les pattes, les ailes... classer ces divers éléments et s'en servir ensuite pour créer des chimères qui seront peut-être mises en situation.

Une autre possibilité travaillant plus dans le sens est exploitable à partir du titre de l'œuvre de Flèchemuller : « Bonne rencontre ». Qu'est-ce qu'une bonne rencontre ? Il est aussi possible de travailler dans le contre-sens !

Alain Séchas pour « **sans titre** »

Toujours présente dans son œuvre, l'ironie grinçante est là aussi dans le geste de ce chat stylisé. Il est indéniable que l'animal humanisé s'adresse à nous. Il y a quelque chose de pathétique dans le geste et dans le regard. Le format, important, joue aussi dans l'impact visuel, de même que la couleur et le trait très simple.

La proposition est la suivante :

- puisque le chat est face à quelque chose, représenter ce qu'il voit.

Joël Bartoloméo pour « **Faits divers** » et « **21 septembre** »

Les deux œuvres sont des vidéos ; elles relatent des événements. Ici, l'artiste nous propose clairement sa vision de tranches d'histoires. Pour certains (pour diverses raisons), ces histoires seront fictives, pour d'autres (sans aucun problème), elles se sont bien déroulées.

1) A propos de « Faits divers »

- essayer de capter des mots qui seront peut-être des déclencheurs par rapport au sens de l'histoire relatée : rumeur, vérité, politique, etc.

- choisir un de ces mots captés et s'exprimer spontanément à partir d'un crayon et d'un carnet de croquis,
- d'une manière plus large, trouver des moyens pour rendre incompréhensible ou peu compréhensible (sauf pour soi-même) une narration (enregistrement, inversion de mots, onomatopées et bruits expressifs, langage imaginaire à l'imitation de Lewis Carroll et J.R.R.Tolkien...), garder une trace par la vidéo ou l'enregistrement de cette narration,
- dans un groupe, choisir une histoire, un événement, un fait divers, développer pour chaque membre du groupe une manière particulière de relater l'intrigue, présenter successivement les différentes interprétations,
- s'il y a possibilité, manipuler, détourner, transformer, doubler (selon la démarche de Patrick Bouchitey) un interview ou un extrait de journal télévisé.

2) A propos de « 21 septembre »

- capter les différents personnages interprétés par le comédien, esquisser rapidement soit son environnement au moment de l'événement, soit ce qu'il a vu et/ou entendu.
- pour chaque élève, choisir un événement, un fait divers, imaginer et écrire plusieurs points de vue (fixer le nombre suivant l'âge des élèves et l'effectif de la classe), les interpréter,
- au contraire, dans un groupe-classe, choisir un événement, se composer chacun un personnage qui aura vécu cet événement d'une manière particulière, garder une trace soit en enregistrant l'interprétation, soit en composant des panneaux exposant l'image et l'écrit.

Notes : En ce qui concerne « Faits divers », il est probable que chaque adulte aura identifié le sujet mais il n'est pas nécessaire d'aller plus loin dans le détail que le principe de la rumeur et de la réalité d'un fait. Pour « 21 septembre », il est intéressant de mettre en évidence le travail de montage réalisé à partir du travail du comédien (à mettre en opposition avec les interviews manipulés de l'autre vidéo).

Niki de Saint-Phalle pour « Adam et Eve »

Connue surtout pour ses nanas et son histoire avec l'artiste Jean Tinguely, Niki de Saint-Phalle nous propose ici une œuvre axée sur le mythe originel commun à toutes les religions et les mythologies (par exemple, Deucalion et Pirrha chez les anciens grecs, Lif et Lifthrasir après le Ragnarök dans la mythologie nordique), à savoir la genèse de notre espèce, tout au moins le début de quelque chose... Plastiquement, le serpent et la femme ressortent plus clairement que l'homme. Aussi, je proposerai deux pistes :

- la représentation du serpent dans l'art et pour soi (histoire de l'art et expérimentations plastiques variées),
- la thématique de la genèse, à savoir le début d'un monde (sans connotation religieuse, à titre d'exemple, le naufrage des robinsons suisses ou celui de Robinson tout court sont des genèses).

Pierre Alechinsky pour « Serpent »

Le voisinage avec l'œuvre de Niki de Saint-Phalle est explicite. Par contre, cette gravure peut inciter à une analyse picturale assidue : Où est-le serpent ? Est-ce sa tête en bas ? Entoure-t-il les différents espaces de l'œuvres (pensons au serpent qui entoure le monde, toujours en mythologie) ? Est-ce qu'il se transforme (personnages marchant ?) ? Il est à noter le billet (note, carnet ?) dans la partie supérieure. Les créations de cet artistes sont toujours complexes, faisant références à des évènements personnels et antérieurs (on peut faire un lien de sens et non plastique avec l'art d'Alain Pauzié). Sa démarche est de s'approprier ce qui existe pour en faire autre chose.

La proposition sera donc :

- travailler librement sur des imprimés, des formulaires , des questionnaires, des surfaces non vierges et, pourquoi pas, ayant déjà été utilisées.

Ernest Pignon-Ernest pour « sans titre »

Le parcours artistique d'Ernest Pignon-Ernest est tout à fait atypique. En fait, il place des histoires (ou des citations) un peu partout sur la planète. Maîtrisant parfaitement la figuration réaliste, il impressionne plus nos yeux et notre mémoire affective qu'il occupe les musées. Si le catalogue d'exposition donne des renseignements sur cette sérigraphie, on peut choisir de les ignorer. En observant cette femme, on hésite entre convenir qu'il s'agit d'une icône religieuse, que la femme est en état de transe, qu'elle souffre, qu'elle dort, qu'elle a du plaisir. De plus, le cadrage n'indique pas si elle est couchée, debout, en mouvement...

La proposition est assez classique :

- donner à chacun une reproduction de l'œuvre en niveaux de gris et un support plus grand, laisser positionner la reproduction selon l'envie et demander de continuer le dessin pour raconter autre chose (ou préciser sa propre idée). Cette démarche est classique et conventionnelle mais elle se prête bien à cette œuvre.

Ces trois œuvres ont été placées ainsi plus ou moins par défaut. Si Niki de Saint-Phalle et Alechinsky fonctionnent bien ensemble, Pignon-Ernest semble un peu isolé dans son angle. Néanmoins, que ce soit de gauche à droite ou inversement, la « lecture » se fait aisément par les formats progressifs.

Henry Thiel

CPDAV 2009